Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 48 (1940)
Heft: 2

Artikel: L'Histoire, école de patriotisme
Autor: Butticaz, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-37724

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Histoire, école de patriotisme

L'histoire, l'étude de l'histoire, peuvent-elles vraiment être une école, peuvent-elles réellement nous enseigner le patriotisme et le civisme ? Il ne s'agit pas de nous gargariser continuellement de vieilles formules « Les vertus de nos ancêtres », « Sempach, champ semé de gloire », etc., etc., qui sont, pour parler poliment et par euphémisme, tout au plus des oripeaux démodés. Ils ont été peut-être suffisants un certain temps, mais, maintenant, ils sont nettement insuffisants. Ce qui nous intéresse, ce qui nous captive dans l'histoire, c'est tout autre chose, c'est l'effort continuel, persévérant, tenace, des générations passées qui ont lutté, travaillé, peiné dans les mêmes intentions, l'esprit tendu vers le même but pour nous léguer un patrimoine, et, par là, nous entendons non seulement un patrimoine matériel, mais intellectuel. Nous ne chercherons pas, dans les lignes suivantes, à définir le rôle de certaines personnalités et d'individualités, si marquantes soient-elles, mais de montrer et d'établir un effort humain collectif et intense, inspiré par un désir de progrès, ce qui nous amènera, par la même occasion, à reconnaître l'importance, la prédominance, et même la valeur incomparable de l'élément intellectuel et spirituel dont la supériorité s'affirme continuellement.

Nous retrouverions déjà les traces du même effort, des mêmes tendances dans le labeur obscur de nos ancêtres lointains, inconnus et méconnus lorsqu'on réussit à soulever patiemment, lentement, quelques fragments des voiles épais recouvrant la préhistoire et qu'on découvre quels trésors d'ingéniosité, quelle

somme d'adresse et même quel génie, certains êtres humains primitifs perdus dans les millénaires ont dû déployer pour vaincre une difficulté, ou simplement adoucir la vie, pour passer du paléolithique au néolithique, pour allumer du feu, puis, trouver des minerais et ouvrer des métaux, domestiquer des animaux, parvenir enfin à faire du pain. Nous arriverions ainsi à discerner, dès les origines inconnues de la race humaine, un effort intellectuel d'une persévérance qui ne se laisse jamais arrêter par rien et qui, peu à peu, a réellement dressé et élevé l'homme au-dessus de la nature et des autres êtres vivants parce que son cerveau a commencé à travailler. C'est ce qui lui a conféré sa grandeur, sa supériorité et sa dignité. Ce sera là notre remarque liminaire : ce qui a fait l'homme *(homo sapiens)*, c'est le travail intellectuel et la réflexion, c'est-à-dire le cerveau et l'étude des développements successifs de l'humanité, ou plutôt de certaines races humaines, prédestinées parce que plus intelligentes ou mieux servies par les circonstances en nous amenant à croire à la noblesse de la destinée des hommes, nous enseignera en même temps l'existence d'une autre force, d'un autre élément qui contribue parallèlement et sur le même plan à donner une part de grandeur et de supériorité à la race humaine, car l'élément intellectuel n'étant pas tout, il faut y joindre le complément d'une force morale indispensable au progrès humain. La conséquence, c'est qu'il faut apprendre à savoir se dévouer pour ce qui constitue les intérêts intellectuels et moraux, donc supérieurs, donc durables d'une société humaine.

La première constatation qui ressort de l'étude de l'histoire, c'est qu'on y apprend à respecter et à admirer les plus nobles facultés de l'homme : le courage, le désintéressement, le dévouement, et par contre-coup, qu'on y apprend également à détester, à prendre en horreur la trahison, la bassesse, la lâcheté ou la vilenie. Autant l'on peut dire que servir son pays est une noble cause, autant nous affirmons avec force que trahir ou vendre son pays est une des actions les plus abominables et les plus viles qui soient. Déjà de cette manière, par les exemples qu'elle donne et les constatations qu'elle permet, l'histoire contient

un élément psychologique de haute valeur et exerce une influence pédagogique éminemment éducative et servant à élever et à ennoblir l'esprit. Si l'on serrait d'un peu plus près le problème, on arriverait facilement à trouver que l'une des déductions que l'on peut tirer de l'étude de l'histoire, c'est qu'elle nous montre l'importance de la sélection des élites. Elle en est l'enseignement vivant et l'illustration complète. Les nations et les peuples ne progressent que dans la mesure où ils favorisent l'ascension des meilleurs éléments. Les groupements qui empêchent le développement des élites contribuent à l'affaiblissement de la civilisation et poussent au matérialisme. Ne serait-ce qu'à ce seul point de vue que l'histoire constituerait pour nous une haute école d'exaltation des vertus nécessaires, soit du patriotisme et du civisme et il est naturel de l'ajouter, nous avons besoin plus que jamais de recevoir cet enseignement avec toutes les conséquences qu'il comporte, car nous sommes précisément en train de constater le phénomène contraire. Les tendances actuelles convergent toujours vers ce but qui devient une manie : l'égalisation par le bas, c'est-à-dire le nivellement social.

Le Dr Carrel dans son ouvrage si captivant, *L'homme cet inconnu*, écrit avec raison ceci : « L'énorme diffusion des journaux, de la radiophonie et du cinéma a nivelé les classes de la société par le bas. Les êtres humains sont égaux sans doute, mais les individus ne le sont pas. Les sexes non plus ne sont pas égaux ». On sera bien avancé, ajouterons-nous, lorsqu'on aura réalisé cet objet que l'on semble parfois rechercher : la disparition des élites qui semblerait un suicide. Mais, direz-vous peut-être, tous les faits constituant l'histoire d'un peuple ne sont pas également édifiants, certains même sont peu glorieux et il est préférable de ne pas insister là-dessus. Tout dépend, de l'esprit avec lequel on les étudie et des conclusions que l'on tire des conséquences provoquées par ces faits. Evidemment, il eût beaucoup mieux valu que les Suisses, lorsque la diète de Stanz était assemblée en décembre 1481, tombassent d'accord d'accord sans les âpres disputes auxquelles mit fin le frère Nicolas de Flue, mais il est heureux qu'ils se soient rendus à la raison

et aient entendu ses appels. Peut-être même, après tout, valait-il mieux que la crise profonde et inévitable amenée, entre autres, par les guerres de Bourgogne se produise à ce moment-là puisqu'elle s'est dénouée si heureusement.

Si la Réforme a provoqué des guerres religieuses, c'est-à-dire impies et a risqué de déchirer le pays en deux, si après la tourmente révolutionnaire, l'apaisement ne se produisit dans les esprits qu'à la suite de l'Acte de Médiation, un nom qui, à lui seul est une indication, la Suisse, malgré tout, est ressortie de ces luttes forte et unie.

Il eût été sans doute, bien préférable, au cours de l'hiver 1847, que les Confédérés n'en vinssent pas aux mains et que deux armées suisses ne se soient pas combattues, mais il est providentiel qu'un général Dufour se soit trouvé là, à point, pour remplir un rôle unique car il n'y a pas beaucoup de généraux qui aient été en même temps des pacificateurs, surtout dans les guerres civiles qui sont les plus meurtrières et les plus acharnées.

De ces exemples, et nous pourrions en citer d'autres, nous tirerons la conclusion suivante, subsidiaire à notre thèse : il faut l'union entre Confédérés. Malgré la diversité de sang, de religion, de culture, on doit trouver, il faut trouver la base nécessaire pour l'union. Ne la trouverons-nous pas dans l'étude de l'histoire qui nous apprend la haute valeur et l'utilité du patriotisme ?

Si nous prenions la contrepartie, c'est-à-dire la tendance consistant à ne plus s'intéresser à l'histoire d'un peuple ou d'un pays, on en arriverait immanquablement à tomber dans le matérialisme, sans compter qu'on manquerait d'un élément essentiel, indispensable à la culture générale. L'ignorance ne peut pas être considérée comme un idéal à poursuivre.

L'humanité a vécu des millénaires en suivant les traditions acquises et transmises d'une génération à l'autre, aussi, lorsqu'on annonce la construction d'un monde entièrement nouveau, répondant aux idées actuelles qui ne doivent plus se préoccuper du passé, mais de l'avenir, nous craignons beaucoup, et nous avons toutes raisons pour cela, que ce monde nouveau ne soit

vide de toute substance, de toute aspiration, de toute supériorité, sans aucune base et ne marche à la faillite, comme cela est déjà arrivé aux sociétés conçues selon cette formule. Les conceptions, la mentalité de ce monde, dont les cadres et les moules anciens seraient brisés lui confèreraient forcément quelque chose d'inhumain.

C'est bien parce que l'histoire peut et doit être une école de patriotisme et de civisme, de dévouement à la chose publique que les représentants de ces idées nouvelles et béotiennes, bolchévisme et communisme pour ne pas les nommer, la proscrivent et la déclarent inutile. Un peuple qui ne veut plus vivre de traditions ou qui les renie est un peuple barbare, c'est-à-dire, sauvage et grossier. Quand on nous parle des dangers de la réaction, avouons franchement que nous voyons bien plus les dangers de certaines innovations, entre autres celles de nier tout l'effort des générations précédentes que nous respectons au contraire pieusement. C'est une des obligations du patriotisme : le respect du passé, le respect de ceux qui nous ont précédé, de leurs traditions, c'est-à-dire de ce qui fait la valeur morale d'un pays.

Pour aimer son pays, il faut bien le connaître, et mieux on le connaît, plus on l'aime, Or cette connaissance ne repose pas seulement sur la géographie, mais sur l'histoire et, de même qu'on ne l'aime pas uniquement à cause de ses sites célèbres : la chute du Rhin, la Via Mala, Zermatt ou Chillon, mais aussi parce qu'on tient au coin natal, au village accroché au flanc des hautes montagnes ou enfoui dans la verdure au bord d'un lac paisible, aux collines ondulées du plateau, on ne l'aimera pas seulement à cause des guerres et des batailles qui ont établi sa réputation en Europe et sont au surplus des événements décisifs, mais pour les institutions, les mœurs, les arts, son folklore, bref, pour ce qu'on pourrait appeler l'histoire de la civilisation. On ne la connaît pas assez car elle aussi, peut-être même, elle surtout, explique le développement d'un pays, le progrès des idées, car nous croyons qu'il y a, malgré tout, un progrès qui s'affirme, lentement sans doute, mais qui s'affirme quand même

J'avoue qu'il faut, en ce moment, une foi robuste pour cela, mais, malgré les temps sombres que nous traversons, nous ne devons pas douter des destinées de l'humanité. L'utilité et une des raisons d'être des musées historiques, même locaux ou régionaux, est précisément d'entretenir l'intérêt pour le passé.

Grande histoire, petite histoire. Les deux ont leur intérêt. Evidemment, nous cultivons plutôt la seconde. Qui en niera l'utilité ? Tel trait de mœurs, tel prix de denrées, telle lettre intime peuvent éclairer la vie de nos ancêtres et nous expliquer une attitude ou une décision grosse de conséquences.

L'académicien Lenôtre, et c'est ce qui prouve son immense érudition, prétendait qu'à force d'avoir fouillé des archives, des documents et des dossiers, en particulier de l'époque révolutionnaire, il se faisait fort de dire quelle était la couleur du couvre-pieds de Robespierre, quelle étoffe recouvrait le fauteuil du président de la Convention ou ce que Marat aurait mangé à son souper si Charlotte Corday ne l'avait pas débarrassé à jamais des soucis matériels de l'existence.

Les progrès de l'humanité ne consistent pas seulement dans le fait de pouvoir franchir l'espace à des vitesses fantastiques toujours accrues, dans des découvertes sensationnelles des sciences exactes, de la physique, de la chimie ou de la médecine, car cet élément scientifique, pas plus qu'un élément purement intellectuel n'est suffisant ; l'élément moral doit servir aussi à l'éducation de l'humanité, donc à son amélioration. Ne discernons-nous pas et ne trouverons-nous pas une partie de cet élément moral dans l'étude de l'histoire ?

En cherchant les faits marquants des époques passées (disparues depuis longtemps ou presque contemporaines), nous n'avons aucune intention de faire de l'histoire partisane, tendancieuse ou partiale, l'impartialité d'un Thucydide est sans doute rarissime, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de tirer la conclusion de ces recherches historiques, et tout nous y ramène et nous le montre : les plus belles périodes de formation et de gestation d'œuvres durables sont celles où le patriotisme va jusqu'au sacrifice. Idée dépassée, vieillie, surannée,

dira-t-on ; mais si l'histoire nous montre que les peuples les plus vigoureux et qui ont le plus de vitalité sont ceux où le patriotisme est le plus respecté, on ne pourra contester une valeur profonde et réelle à cette idée.

Paul Valery qui n'aime pas beaucoup l'histoire à laquelle il dénie le droit d'être une science, tout au plus serait-elle une science conjecturale, dit, en substance, dans son volume *Variété III* « Le désordre et l'anarchie dans lesquelles nous vivons sont si considérables et si profonds que la continuité historique est anéantie ; il ne peut, par conséquent, plus en être question ». Or, la continuité historique à laquelle nous croyons n'est pas telle qu'elle ne présente jamais aucune lacune ni aucune faille. Elle existe néanmoins. Nul n'a jamais prétendu que l'évolution qui se produit suive une courbe régulière. Il y a des retours, des accidents, mais la ligne n'est pas rompue pour tout cela, le fil n'est pas brisé.

Vous voudrez bien remarquer que si nous avons pu tirer de l'enseignement de l'histoire les éléments propres à développer le patriotisme et le civisme, et, qu'en même temps, nous avons pu montrer que l'étude des sociétés humaines établit nettement la supériorité de l'intelligence comme cause de progrès, ces deux idées se touchent et se rejoignent. Cette supériorité, disons mieux, cette primauté, c'est bien ce qu'affirme le *Cogito ergo sum*, de Descartes : Je pense, donc, je suis. Je réfléchis, donc j'existe. C'est la pierre d'angle de tout raisonnement, de toute déduction de toute compréhension. C'est la raison, la logique qui, lucide, tire des conclusions nécessaires. Voici celle que nous tirerons de notre travail : L'étude du passé ne doit pas nous empêcher de croire en l'avenir et si nous restons des admirateurs fervents de la Muse Clio qui inspira les destinées de l'histoire, nous n'aurons garde d'oublier que la femme de Loth fut changée en statue de sel parce qu'elle s'obstinait à se retourner, c'est-à-dire, à toujours regarder derrière elle.

Emile BUTTICAZ